BIBLIOTHÈQUE
PORT-ROYAL
88 bis, bd de Port-Royal
75005 PARIS
VILLE DE PARIS

2558.48
Ex. 1

Titre original :

DE AVONDEN

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.

© G. K. Van Het Reve, Amsterdam, 1947.
© Éditions Gallimard, 1970, pour la traduction française.

I

Il faisait encore noir lorsque à l'aube du 22 décembre 1946, dans notre ville, au premier étage du 66 au Schilderskade, Fritz Van Egters, le héros de cette histoire, s'éveilla. Il consulta sa montre à cadran lumineux, qui pendait à un clou. « Six heures moins le quart, murmura-t-il, c'est encore la nuit. » Il se frotta le visage. « Quel rêve accablant, se dit-il, de quoi s'agissait-il ? » Lentement, il parvint à se le rappeler. Il avait rêvé que le living-room était plein de visiteurs. « Il va faire beau ce week-end », avait dit quelqu'un. Au même instant, un homme était entré, coiffé d'un chapeau melon. Personne n'avait pris garde à lui ni ne l'avait salué, mais Fritz l'avait examiné avec attention. Soudain, il avait vu le visiteur s'écrouler avec bruit.

« Ce n'était que cela ? se dit-il. Que s'est-il passé après ? Rien, je crois. » Il se rendormit. Le rêve reprit où il s'était interrompu. Son chapeau melon sur le visage, l'homme était couché au fond d'un cercueil noir posé sur une table basse, dans un coin de la pièce. « Cette table, je ne la connais pas, se dit-il. L'aurait-on empruntée ? » Il regarda l'intérieur du cercueil et dit à haute voix : « En tout cas, nous l'avons sur le râble jusqu'à demain. » « Pas nécessairement, dit un homme chauve au visage rougeaud avec des lunettes ; parions que je règle tout l'enterrement pour aujourd'hui à deux heures ? »

Il se réveilla de nouveau. Il était six heures vingt. « J'ai assez dormi, se dit-il, voilà pourquoi je me réveille si tôt. Il me reste encore une bonne heure à tirer. »

Il s'assoupit lentement et réintégra le living-room une troisième fois. Il n'y avait personne. Fritz se dirigea vers le cercueil,

regarda dedans et se dit : « Il est mort et commence à pourrir. » Le corps se trouva brusquement recouvert d'une quantité d'outils de menuiserie : marteaux, vilebrequins, scies, niveleurs, rabots, sachets de clous et tenailles s'entassaient jusqu'aux bords du cercueil. Seule la main droite du mort en émergeait.

« Il n'y a pas une âme, se dit-il, personne à la maison ; que faire ? De la musique, voilà ce qu'il nous faut. » Il se pencha par-dessus le cercueil vers l'appareil de radio mais, au même instant, il vit se lever lentement la main, qui avait pris une teinte bleuâtre, avec de longs ongles blancs au bout des doigts. Il recula en sursaut. « Ne bougeons pas, se dit-il, ou ça y est. » La main retomba lentement.

Lorsqu'il se réveilla, il se sentit étouffer. « Sept heures moins dix, grommela-t-il en fixant sa montre. Quels rêves assommants. » Il se retourna et se rendormit.

Entre d'épais rideaux verts, il regagna le living-room. Les visiteurs s'y trouvaient de nouveau. L'homme au visage rougeaud vint à sa rencontre et dit en souriant : « C'est impossible. Ce sera pour lundi matin à dix heures. En attendant, nous mettrons le cercueil dans le bureau. » « Le bureau ? se dit Fritz. Un bureau ? Y en a-t-il un dans la maison ? Naturellement, c'est la pièce latérale qu'il veut dire. » Six personnes prirent le cercueil sur leurs épaules. Lui-même les précéda pour leur ouvrir la porte. « La clé est dessus, se dit-il, quelle chance. »

Le cercueil pesait très lourd et les porteurs avançaient lentement, tous du même pas. Il vit soudain que le fond commençait à s'affaisser, à se débonder. « Ça va crever, se dit-il, quelle horreur. Vu de l'extérieur, le cadavre est encore intact, mais à l'intérieur, c'est une purée jaune et liquide. Ça va s'écouler en marmelade. »

Lorsqu'ils furent à mi-chemin du couloir, le fond se débonda si fort qu'une fente se produisit par laquelle reparut lentement la main qui l'avait fait reculer. Peu à peu, le bras apparut tout entier. Les doigts tâtonnaient et approchaient du cou de l'un des porteurs. « Si je crie, tout s'effondre », se dit Fritz. Il regardait le fond se débonder de plus en plus et la main toujours plus proche de la gorge du porteur. « Il n'y a rien à faire, se dit-il, il n'y a rien à faire. »

Il se réveilla pour la quatrième fois et se redressa dans son lit. Il était huit heures trente-cinq. La chambre était très froide. Des

fleurs de givre couvraient la moitié inférieure des vitres, il s'en aperçut lorsque après être resté assis cinq minutes il se leva pour allumer. En grelottant, il se rendit au petit endroit.

« Je devrais faire un tour le soir avant de me coucher, se dit-il en se lavant dans la cuisine, ça donne un sommeil plus profond. » Le savon lui glissa des doigts et il lui fallut tout un temps pour le retrouver à tâtons, dans le coin obscur sous l'évier. « Ça commence bien », grommela-t-il.

« C'est dimanche, se dit-il soudain, encore une chance. » « Je me suis levé beaucoup trop tôt », grommela-t-il ensuite. « Non, se dit-il, comme ça la journée ne sera pas gâchée, pour une fois que je me lève avant onze heures. » Il se mit à fredonner en s'épongeant le visage, regagna la chambre à coucher, s'habilla et se coiffa devant la petite glace suspendue près de la porte et à moitié au-dessus du lit. « Il est encore rudement tôt, se dit-il, pas question d'entrer. Les portes coulissantes sont ouvertes. »

Il s'assit devant un petit secrétaire, prit en main un minuscule lapin de marbre blanc, pas plus grand qu'une boîte d'allumettes, et tapota doucement le dos de la chaise. Puis il le remit sur le tas de papiers d'où il l'avait pris. Il se leva en frissonnant, regagna la cuisine, prit deux petits pains dans la huche et, le second entre les dents, il se dirigea vers le couloir pour enfiler son pardessus.

« Une délicieuse, réconfortante balade matinale », marmonna-t-il. Lorsqu'il descendit l'escalier, un chien se mit à japper chez les voisins, au moment où il passait devant leur porte. Doucement, il referma la porte d'entrée et suivit le canal gelé jusqu'au fleuve qui, sauf en son milieu, était pris dans une couche de glace sombre. Il y avait peu de vent et il ne faisait pas encore clair, mais les réverbères ne brûlaient déjà plus. Des mouettes étaient rangées le long des gouttières. Il jeta sur la glace le dernier morceau de son petit pain, qu'il avait roulé en boule, et les oiseaux s'abattirent par dizaines. Le premier qui voulut ramasser le croûton le manqua. Le bout de pain roula, plongea dans un trou d'eau et disparut avant même qu'une autre mouette ait pu le happer.

Un coup sonna au clocher d'une église. « Une journée matinale, ce sera donc une journée bien remplie, se dit-il en tournant à droite et en suivant le fleuve. Il est tôt, il fait froid et il n'y a personne dehors que moi. »

Il traversa le grand pont pour contourner la gare du Sud et revint en passant sous le viaduc. « C'est excellent de se promener le matin tôt, se dit-il. On est sorti, on se sent frais et dispos. Voilà un dimanche qui ne sera ni perdu ni gâché. »

Lorsqu'il rentra dans le couloir, l'eau chantait à la cuisine. Il trouva sa mère au living-room, en train de préparer la table du petit déjeuner.

— Ma parole, tu n'es pas en retard, dit-il.

— Papa se sent inspiré, répondit-elle. Il veut se lever tôt et travailler ferme aujourd'hui.

Fritz la regarda attentivement. Son visage était neutre.

En camisole et déjà en pantalon, ses bretelles traînant jusqu'à terre, son père arriva de la cuisine. Son visage était encore humide.

— Bonjour papa, dit Fritz.

Pour prononcer ces mots, il avait l'impression d'avoir refoulé tout le long de sa trachée-artère une pierre, qui venait de tomber à ses pieds.

— Bonjour mon garçon, répondit son père.

« Il faut faire attention, se dit-il, le surveiller de près. » Dès l'instant où son père se mit à manger il se mit à le regarder. « Il mange sans aucun bruit, se dit-il, mais en ouvrant chaque fois la bouche. » Il regarda sa nuque et sentit monter la colère. « Sept verrues, se dit-il, pourquoi ne les a-t-il jamais fait enlever ? Pourquoi ne pas se débarrasser de ces trucs ? »

Sa mère versait le thé. Elle aspirait doucement en buvant. Son père n'approchait la tasse qu'à mi-chemin de ses lèvres, avançait la bouche et buvait à grand bruit.

— Tu as surveillé le feu, petite ? demanda-t-il.

— Oui, répondit la mère de Fritz, il crépite déjà.

Lorsqu'ils eurent fini, son père acheva de s'habiller dans la pièce du fond et, avec un profond soupir, il alla s'asseoir à côté du feu, un livre à la main. Fritz le regarda s'asseoir. « Pourquoi cet énorme soupir ? se dit-il, pourquoi jouer au soufflet ? » Il regarda la tête coiffée de cheveux noirs, ramenés en arrière, légèrement ternis par endroits, les lèvres épaisses qui souriaient avec lassitude et les mains brunes aux gros doigts courts, qui tournaient la page après des tâtonnements prudents.

Fritz était assis sur le divan, près de la fenêtre. En se penchant un peu, il alluma la radio et passa en revue les stations.

— Une sonate de Bach, murmura-t-il et, les mains croisées sur la nuque, il se renversa en arrière et il écouta.

Son père fumait la pipe et exhalait lentement de minces rayons de fumée bleue.

— Fritz, appela sa mère de la cuisine, qu'as-tu fait des clés du grenier ?

— Je n'y ai pas touché, répondit-il comme elle entrait.

— Alors, qui les a prises, crois-tu ? demanda-t-elle.

— Moi, je n'y ai pas touché, dit-il.

— Tu n'es pas allé prendre le charbon, hier ? poursuivit-elle. Voyons, c'est toi qui as été chercher le charbon hier.

— Non, dit-il, ce n'est pas moi qui ai été chercher le charbon hier. Peut-être, en montant, les as-tu laissées derrière toi sur la table.

Il se leva et passa dans la cuisine. Sa mère le suivit.

— Tu es sûre qu'elles ne sont pas sur l'appui de la fenêtre ? demanda-t-il en soulevant le rideau et en parcourant à tâtons la planchette sous la fenêtre.

— Toi tu as eu les clés, dit sa mère. Il faut les retrouver sans quoi le feu va s'éteindre. Tu avais les clés hier, c'est toi qui as été chercher du charbon, en dernier lieu.

Il la regarda : le visage maigre, les cheveux gris, le léger duvet autour des lèvres et sous le menton, les bras toujours en mouvement. « Seigneur, se dit-il, la voix est trop haute : comment en sortir ? » Son père, en chaussettes, entra dans la cuisine. Il tenait à la main le livre refermé, l'index entre les pages.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? demanda-t-il. Voyons, calmez-vous.

— Ne fais pas tant d'histoires, dit la mère de Fritz ; rentre chez toi ; qui fait du bruit ici ?

— Ces grognements et ces engueulades, dit son père, à quoi ça sert, au nom du ciel ?

Il fit demi-tour et, la tête basse, il disparut dans le couloir.

— Va donc voir si la clé n'est pas là-haut, dit sa mère.

Fritz monta jusqu'à l'étage des greniers, trouva dans la serrure la clé à laquelle une autre était attachée par un fil de fer, ouvrit la porte et emporta un sac en papier rempli d'anthracite. En bas, il jeta les clés qui tintèrent sur l'appui de fenêtre.

— Et naturellement, tu n'as pas pris de charbon, dit sa mère qui entrait tout juste dans le living-room.

— Mais si, dit-il, en voici un sac.

— Ce n'est pas ce que je voulais, dit-elle. C'est au grenier qu'il faut le vider dans le seau, sans quoi j'ai plein de poussière ici.

Au moment où ils entraient dans le living-room, son père éteignit la radio, une fugue pour violon et clavecin.

— Quelle scie, dit-il, enfin un instant de repos.

Avec un demi-soupir, il se laissa retomber dans son fauteuil, rouvrit le livre et se remit à lire. Fritz regarda l'horloge sur la cheminée. « Un autre dimanche, à l'heure qu'il est, je serais encore au lit, il n'y a donc pas trop de temps perdu. » Il se rendit dans sa chambre, sortit un livre après l'autre de sa bibliothèque, les feuilleta et les remit en place. « Il fait trop froid ici », grommela-t-il et il regagna le living-room, prit un journal dans le rayon et alla s'asseoir à la fenêtre. Dehors il voyait les passants qui se hâtaient, le visage fixe, tendu. Le ciel était lisse et d'un ton sale, jaunâtre. Assis sur le divan, il suivait ce qui se passait dans la rue. Pendant deux heures, tenant son journal sans le lire, il vit passer en diverses directions quatre soldats, deux femmes, chacune avec une voiture d'enfant, un jeune couple dont l'homme portait un bébé, un garçon avec une fille assise sur le porte-bagages de son vélo et un groupe d'enfants conduits par deux messieurs. Il vit un voisin essayer de rattraper à force d'appels enjôleurs et de menaces son chien qui refusait de rentrer. « Je suis ici et je reste ici sans rien faire, se dit-il. La moitié de la journée est passée. » Il était midi et quart.

Ses parents mirent leur manteau.

— Tu écouteras la sonnette, dit sa mère, nous allons faire un tour. — Puis elle regarda par la fenêtre et poursuivit : — Dépêchons-nous, on dirait qu'il va neiger. Vite, papa, en route. A tout à l'heure. Si tu sors, tu verrouilleras la porte après toi.

« Si tu sors, tu verrouilleras la porte après toi », se répéta Fritz plusieurs fois. Lorsque ses parents furent descendus lentement et qu'il eut entendu claquer la porte d'entrée, il alluma la radio. Le speaker donnait justement l'heure exacte ; midi vingt-quatre. Il sortit de sa poche sa tabatière ovale, nickelée, roula une cigarette, parcourut l'échelle lumineuse des longueurs d'ondes mais ne trouva rien qui lui plût. Il referma l'appareil, traversa le couloir en direction de la pièce latérale dont le bureau disparaissait sous un fouillis de livres et de paperasses ; il ouvrit un

pot à tabac en bois, y puisa du bout des doigts et en mit dans sa tabatière qu'il glissa dans sa poche.

En se dirigeant vers le living-room, il s'arrêta devant la grande glace du couloir, tordit la bouche à gauche puis à droite, puis la lèvre supérieure vers le haut, l'inférieure retournée vers le bas. Il examina ensuite son visage de profil, alla chercher à la cuisine un petit miroir à barbe rond, qu'il tint à hauteur de son visage et, à l'aide des deux glaces, il examina sa tête d'en haut, par-derrière et des deux côtés. Puis il éteignit dans le couloir et ouvrit la porte de la pièce latérale.

— A la lumière du jour, dit-il tout bas.

Après avoir reconsidéré sa tête sous tous les angles, il se recoiffa et ralluma. « Voyons l'effet de la lumière du jour avec l'artificielle », se dit-il.

— Ça tient du chou-rave, poursuivit-il à haute voix, mais on y reconnaît une certaine perspicacité.

Il soupira, raccrocha le miroir à barbe à la poignée de la fenêtre, dans la cuisine, et regagna le living-room. Il était près d'une heure. Il se rassit sur le divan. « Plus de la moitié, se dit-il, l'après-midi a commencé depuis une heure. J'ai perdu un temps précieux, impossible à rattraper. » Il ralluma la radio mais l'éteignit avant même que les lampes n'aient chauffé ; il se leva, ouvrit les portes coulissantes et passa dans la pièce du fond. Il écarta les longs rideaux de tulle et appuya son visage contre la vitre, où son front laissa une tache graisseuse. Il appuya de nouveau le front et regarda en bas.

Dans le jardin des voisins de droite, un loulou de Poméranie faisait ses besoins sous un rhododendron. Trois vestons prenaient l'air, pendus à une corde à linge. Dans le sentier bétonné du jardin à ses pieds, un homme à cheveux blancs coupait du petit bois. De temps à autre, sous le coup, un morceau volait en l'air.

Il enfonça ses canines dans une baguette entre deux carreaux, passa la langue sur la vitre et revint vers la cuisine. Dans le coin de la pièce, il prit dans un sac en papier une poignée de petit bois qu'il étala sur la table puis, sans bruit, il ouvrit la fenêtre qui se rabattait à l'intérieur. Une seconde après chaque coup de hache, il jetait un morceau de bois très loin, n'importe où dans le jardin : sur le gravier, sur les rocailles ou contre la clôture, toujours avec force, si bien que ça résonnait. A la quatrième fois, après l'avoir ramassé, l'homme examina longuement, attentive-

ment, le morceau de bois. Fritz lança un dernier morceau à l'extrême gauche du chemin, referma la fenêtre et soupira.

— Les heures vides, maugréa-t-il en se retournant.

Comme il entrait dans le couloir, il entendit dans l'escalier les voix de ses parents.

— Tu as chipé des bonbons ? demanda sa mère en rentrant. Aïe aïe aïe, ça presse, continua-t-elle et, accrochant précipitamment son manteau au portemanteau, elle courut aux cabinets.

Son père se dirigeait lentement vers le living-room en respirant profondément et il poussa la porte d'un mouvement sec. Il était une heure et demie.

— Si on mangeait ? proposa sa mère. Vous voulez du thé ou du café ?

— Ça m'est égal, dit son père.

— Il fait un froid de canard dehors, poursuivit-elle, un vrai vent du Middenweg.

— Un vent d'est, tu veux dire un vent d'est, corrigea Fritz ; cesse de te servir d'expressions incompréhensibles pour les étrangers.

— Que voulez-vous ? reprit-elle, thé ou café ? D'ailleurs, du café, il en reste.

— Du thé, donne-nous du thé, dit Fritz.

— Du café, dit son père presque en même temps.

— Eh bien, je ferai du café, décida-t-elle. Ça va, Fritz, tu en boiras aussi, hein ?

— Donne-moi du café noir avec de l'eau chaude, dit Fritz.

— Non, dit-elle, je ne donne pas de café noir.

Entre-temps elle avait mis le couvert et coupé le pain.

— Qui veut un hareng saur ? demanda-t-elle.

— Pas pour moi, s'il te plaît, dit Fritz.

— Toi, père ? demanda-t-elle.

— Oh ! non, je n'en ai pas envie, répondit son père.

« Ils sont depuis trois jours dans leur assiette à la cuisine, se dit Fritz, et ils sont déjà verts. Les tranches d'oignon noircissent. »

— Alors il faudra les jeter, dit-elle. Et vous vous plaindrez, encore que je n'achète jamais de harengs saurs. Et quand j'en achète, ils restent là et, pour finir, je les jette à la poubelle.

— Allons, donne-les, dit Fritz.

Ils se mirent à table.

— C'est curieux, dit son père, ce qu'on nettoie mal le poisson de nos jours.

— Oui, dit sa mère, ils savent qu'on l'achète.

— Tu as un couteau propre ? demanda Fritz lorsqu'il eut découpé et mangé son hareng. Je voudrais de la confiture.

— Prends-le toi-même, ton couteau propre, répondit-elle.

« Les deux tiers de la journée sont passés, se dit-il, et j'ai un sale goût dans la bouche pour tout l'après-midi. »

Après le repas, ils restèrent assis un petit moment.

— Fumons en paix, dit Fritz.

Il venait de commencer à rouler une cigarette lorsque son père lui offrit un cigare de son étui.

— Voilà qui m'a l'air bon, dit-il en le prenant.

— Roule-moi une cigarette, demanda sa mère.

Il en roula une très mince et la lui tendit. Elle se la mit au milieu des lèvres, un cinquième de la longueur en bouche. Elle la reprenait sans cesse, pincée entre le pouce et l'index, et fumait à petits traits, exhalant tout de suite la fumée bien avant que le creux de la bouche n'en fût imprégné.

— Tu fumes maladroitement, c'est ridicule, dit Fritz. Primo, il faut garder le bout de la cigarette entre l'extérieur sec des lèvres. Secundo, il faut la tenir au coin de la bouche et ne pas l'en retirer tout le temps. Quand tu le fais, que ce soit entre l'index et le médius. « Surtout faire semblant de plaisanter », se dit-il, et il poursuivit d'une voix perçante, en s'efforçant de sourire : — Comme ça, dit-il et il essaya de lui enlever la cigarette de la bouche mais elle collait à la lèvre supérieure.

— Aïe ! cria-t-elle. Aïe !

— Allons, cesse, dit son père en soufflant un gros nuage de fumée.

— Il faut bien qu'elle apprenne, dit Fritz.

Sa mère éteignit la cigarette et la mit dans le creux du cendrier.

Tandis qu'elle débarrassait la table, son père alla se coucher sur le divan, se redressa pour enlever ses chaussures, resta assis un instant, le regard vague, et se dirigea vers la bibliothèque. En y arrivant, il dérapa, la jambe gauche en l'air, mais reprit son équilibre.

— Oh ! s'écria sa mère, eh bien !

— Ce n'est rien, dit Fritz, il ne faut pas crier trop vite.

Son père prit un livre dans la bibliothèque, se recoucha sur le divan et passa sa main libre dans ses cheveux.

— Aïe, aïe, aïe, le poêle ! dit sa mère. — Elle regarda le feu et dit : — Il brûle bien. Surtout, laissez-le comme ça. La bouilloire bien à sa place. — Elle leur montra comment la bouilloire d'aluminium, placée sous le haut du couvercle, le maintenait entrouvert. — Sans quoi tout passe à travers en une heure de temps, dit-elle en se dirigeant vers la cuisine.

Fritz regarda l'horloge. « Tout est perdu, se dit-il. Tout est gâché. Il est trois heures dix. Mais la soirée peut encore tout arranger. » Son père tâtait de la main droite entre le divan et le mur.

— Que cherches-tu ? demanda Fritz.

— Oui, répondit-il, je cherche quelque chose.

— C'est tombé là-derrière ? demanda Fritz.

— Le briquet, répondit son père.

Sa mère entra.

— Tu as perdu quelque chose ?

— Oui, répondit son père, oui.

— Qu'est-ce qu'il a perdu ? demanda-t-elle à Fritz.

— Le briquet, répondit celui-ci, il a roulé derrière le divan.

— Lève tes vieilles fesses, paresseux, dit-elle et, lorsque son père se fut levé, elle écarta le divan du mur.

Un objet dur tomba par terre. Fritz se pencha, tâtonna, trouva le briquet de cuivre et le tendit à son père, qui se penchait déjà vers le divan pour s'y recoucher.

— Attends qu'on le rapproche, dit sa mère.

Fritz le repoussa soigneusement contre le mur. Son père s'y laissa choir, ralluma son cigare éteint et se recoucha.

Fritz alla s'asseoir dans un fauteuil à la fenêtre et regarda les canards qui se dandinaient sur la glace du canal. Il se mit à feuilleter un horaire des chemins de fer qu'il avait pris sur la cheminée. Assise au coin du feu, sa mère tricotait de la laine blanche. « Ses aiguilles font comme un tic-tac d'horloge accéléré », se dit-il. Trois quarts d'heure passèrent ainsi. Il alla s'asseoir sur une chaise à côté du divan, juste devant la radio, et regarda son père. « Il dort », se dit-il, et il ouvrit l'appareil. Brusquement, à la cuisine, une bouilloire se mit à siffler. « Que ce bruit cesse, se dit-il, qu'il cesse, au nom du ciel. » Sa mère

courut à la cuisine ; un instant après, le sifflement s'arrêta. Elle revint avec du thé.

— Vous allez entendre maintenant *La Favorite* de Couperin, dit le speaker.

Lorsque la musique commença, sa mère dit :

— Ce n'est pas du violon, hein ? Mais pas non plus du piano. C'est sûrement du clavecin. C'est du clavecin ?

— Un instrument ravissant, tu ne trouves pas ?

— J'ai oublié d'éteindre le gaz, dit-elle brusquement ; tu veux le faire ?

Il alla dans la cuisine et tourna le robinet. Lorsqu'il revint la radio était arrêtée. Son père, à moitié assis, s'appuyait sur un coude. Il était quatre heures douze à l'horloge.

On sonna. Fritz alla ouvrir.

— Qui est-ce ? cria-t-il. Pas de réponse. Qui est-ce, nom de Dieu ? hurla-t-il. Qui que ce soit, j'ai bonne envie de lui flanquer une raclée, dit-il à haute voix. — Ah ! c'est toi, dit-il en voyant apparaître sur le palier un jeune homme à cheveux noirs et lunettes. — Bonjour, dit-il avec un sourire qui disparut tout de suite.

« Ç'aurait pu être pire », pensait-il.

Le visiteur était frêle, le visage rouge, osseux, couvert d'acné.

— Tiens, tiens, monsieur Van Egters, dit-il, comment allez-vous ?

— Merci, et vous, monsieur Van Egters ? répondit Fritz.

Sur quoi ils entrèrent ensemble.

— Ina viendra plus tard ? demanda la mère de Fritz après les salutations.

— A vrai dire, Ina ne se sent pas très bien, mère, dit le jeune homme en souriant. C'est pourquoi je viens t'avertir que nous ne dînerons pas avec vous.

Il hocha la tête. « Il est un peu plus chauve déjà », pensa Fritz.

— Ah, quelle malchance, dit sa mère, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Oh, ça ne va pas fort, dit le jeune homme.

— Tant que tu es là, si je te donnais une partie du dîner à emporter, Joop ? demanda-t-elle en se dirigeant vers la cuisine.

— Et ici, ça va ? demanda Joop.

« Comment veux-tu que ça aille ? » pensait Fritz.

— Comment veux-tu que ça aille ? dit-il. Il y eut un silence.

— Depuis que Joop a quitté la maison, papa, poursuivit-il d'un ton léger, c'est fou ce que je m'entends bien avec lui.

Joop sourit. Son père ouvrit la radio et trouva un air de valse. Il se mit à taper la mesure avec la main sur son genou droit.

Sa mère versa le thé.

— Prends un petit gâteau, dit-elle à Joop. Nous avons déjà fini.

La nuit tombait. Fritz alluma. Cela produisit un craquement dans le haut-parleur.

— Ben Beender, accompagné de l'orchestre, va nous chanter *Sur la glace,* dit le speaker.

Son père ferma la radio.

— Chez nous, les cabinets sont gelés, dit Joop à Fritz.

— Bon Dieu, dit celui-ci, ils sont tout à fait gelés ou seulement à moitié et c'est ça qui les bouche ?

« Qu'est-ce que je m'en fous, se disait-il, en quoi ça me regarde ? »

— Oui, ça doit être cela, dit Joop. Tu n'aurais pas une tige fine mais très solide et facile à courber ?

Fritz s'en alla dans le couloir et chercha dans la resserre jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'extrémité d'une canne à pêche.

— Ça te va ? demanda-t-il en rentrant.

— Non, répondit Joop, ce serait dommage. Ça vient d'une excellente canne à pêche.

Fritz reprit le bout de roseau. « Tant mieux », se dit-il. « Pourquoi est-ce que je me dis cela ? pensa-t-il. De quel droit suis-je d'une telle indifférence ? »

Sa mère rentra dans la pièce avec une casserole.

— Ecoute, dit-elle à Joop, voici de la viande et de la sauce. J'ai mis la compote de pommes dans un pot de confiture, que j'ai calé entre les pommes de terre et les endives. Si tu le ranges dans ce sac, au milieu des journaux — elle lui tendit un panier à provisions en osier —, ça tiendra debout et ne refroidira pas.

Joop enfila son manteau et s'éclaircit la voix.

— C'est fou ce que tu deviens chauve, dit Fritz en examinant sur le crâne de Joop la limite des cheveux qui, de part et d'autre du front, avait reculé d'un bon morceau.

— Je vois que tu le remarques d'un air triomphant, dit Joop.

Il s'en alla en maintenant soigneusement la casserole en équilibre dans le panier.

— Mes amitiés et tous mes vœux, dit sa mère.

« Encore une chose de faite, se dit Fritz. Quelle animation, la sonnette n'arrête pas. » Son père se dirigea vers le poêle, empoigna le bouton du clapet à charbon et le laissa retomber avec fracas. « Il va en mettre partout, se dit Fritz, et je dois le regarder faire. Pourquoi ne puis-je m'empêcher de le regarder ? » Son père tapota sa pipe avec force, deux ou trois fois de suite sur le bord de l'ouverture ; une partie du tabac carbonisé se répandit entre le clapet et le poêle. Sur quoi, il referma le couvercle avec bruit.

Sa mère mit le couvert et servit le dîner.

— Il y a peut-être une pomme de terre mal cuite par-ci par-là, dit-elle lorsqu'ils se mirent à table. Mais je n'y peux rien. Si c'est mieux ailleurs, tant pis.

— Il n'y en a pas une qui soit dure, autant que je sache, dit Fritz.

— Doucement, avec la sauce, dit-elle, n'en faites pas un ruisseau. Je peux en refaire, mais ce sera de la sauce à l'eau.

— Cette sauce est une merveille, dit Fritz, vraiment, elle est délicieuse. Il n'en faut pas beaucoup, car elle est bien grasse.

« C'est très bon, se dit-il, vraiment excellent. »

— Qu'en penses-tu, père, si tu permets que je te le demande ? dit-il d'un ton grave, la tête inclinée de côté.

— C'est excellent, je le reconnais, admit son père.

Après le repas, celui-ci s'assit au coin du feu, à l'endroit où sa mère avait tricoté l'après-midi. Fritz alla enfiler son manteau et revint dans la pièce.

— Où vas-tu ? demanda sa mère, qui débarrassait la table. Reste à la maison, on est si bien.

— J'ai besoin de bouger, dit Fritz, il faut que je sorte. Peut-être chez Jaap Eldere ce soir, ou chez Louis.

Il vérifia s'il avait du tabac et des feuilles de cigarettes dans sa boîte, mit celle-ci dans sa poche et sortit.

Dehors, il faisait assez froid. Un vent violent soufflait du sud-est. On ne voyait pas une étoile au ciel. A la rivière, il prit à gauche et suivit le bord de granit. Il traversa un pont aux larges balustrades de briques, longea l'autre rive, traversa une grande artère animée et suivit enfin un quai, dont le début longeait

des entrepôts. Il sonna au numéro soixante et onze, dont la porte vitrée était protégée par une grille en fer forgé. Il monta les sept marches du perron de pierre bleue. La sonnette à cordon émit d'abord une série de bruits sourds, puis le battant sonna deux coups clairs et pénétrants. Il attendit une demi-minute, resonna, puis redescendit les marches. « Les chances de réussite de cette soirée ont beaucoup diminué, dit-il doucement. Les temps sont durs. »

Il refit le même chemin en sens inverse. Non loin de chez lui, au bord de la rivière, il entra sous le porche d'une grande et large maison et sonna. Lorsque la porte s'ouvrit, il cria en direction de l'étage :

— Egters en personne.

D'en haut, quelqu'un épiait le couloir en se penchant sur la rampe.

— Je répète : Egters, Van, cria Fritz.

— Montez, allez-y, pourquoi pas ? répondit la personne d'en haut. C'est mieux que rien.

A l'étage, Fritz trouva un grand jeune homme aux cheveux clairsemés, ramenés en arrière. Il ne portait ni veston ni cravate et son pull-over était mis à l'envers.

— Je viens parce que je m'ennuie, dit Fritz. Une journée fatigante, envie de sortir. Excuse-moi de te déranger dans tes activités urgentes, tes études, ton travail approfondi. Que fais-tu pour l'instant ?

Ils entrèrent dans une chambre dont les fenêtres étaient dépourvues de rideaux. Elle n'était pas grande, sans être trop étroite pour autant. Un grand brûleur au mazout était allumé dans un coin mais l'atmosphère n'était pas empoisonnée. Contre le mur de gauche, une table, de l'autre côté, un lit pliant et deux fauteuils entre les deux.

— De la photo, dit le jeune homme en soulevant un livre posé sur la table.

— Expériences sur les films sensibles aux couleurs, lut Fritz. Tu progresses dans cette branche, Louis ? demanda-t-il.

— Parfois je crois que oui, répondit le garçon en lançant une miette de pain contre le mur. Va-t'en, chat, dit-il et il donna une claque sur la tête du chat noir et blanc qui venait de bondir sur ses genoux.

L'animal s'empressa de sauter à terre et se réfugia près de la fenêtre, sous le fauteuil où Fritz s'était assis.

— Ils comprennent vite, dit l'autre.

— Je croyais que le chat de la maison était noir, Louis, dit Fritz.

— Il y en a plus d'un, dit Louis, oh oui, des tas.

— Combien ?

— Cinq, je crois, dit Louis.

— Ils se promènent partout ? demanda Fritz. Personne d'autre n'habite ici ?

— Non, dit Louis. Quand Kade est dans son atelier, sa femme apporte à manger pour lui et pour les chats. Ils ont leur propre chambre. Ils n'ont plus le droit d'entrer dans l'atelier depuis qu'ils ont chié sur une liasse de dessins.

— Ah, évidemment, dit Fritz.

— Quand tu entres dans la pièce, poursuivit Louis, ils sont tous assis ensemble, très dignes, sur une table.

— Baisse un peu ton feu, dit Fritz, de temps à autre la flamme jaunit.

Tandis que Louis modifiait le brûleur, Fritz examinait les fleurs sur les vitres et il étudiait les cristaux de glace formant des faisceaux doubles, comme des ailes d'oiseaux.

— Ne m'en veux pas, dit Louis en se relevant et se rasseyant à table, laisse-moi finir ces notes et ensuite je serai à toi.

— Oui, dit Fritz sans écouter.

Il suivait des yeux les formes des fleurs de givre et fixait son index au centre de chacune, ce qui les faisait fondre, les perçait d'un trou rond. « C'était il y a bien longtemps », se dit-il, puis se retournant à demi, il regarda Louis penché sur son livre. Il avait au poignet une grande montre plate avec un large bracelet gris. Un crayon se balançait entre ses lèvres.

« J'avais alors douze ou treize ans, pensait Fritz. Nous étions au balcon. Qui y avait-il encore ? Louis, Franz, Jaap, Bep et d'autres, dont j'ai oublié le nom. » Il ferma les yeux. « Je m'en souviens encore, pensait-il. Au quatrième étage, ils allaient et venaient sur le rebord du balcon, Louis et Franz. Le bord n'était guère plus large que ma main. Et les autres riaient, riaient. Comment pouvaient-ils rire ? » Il ouvrit les yeux, regarda Louis et les referma. « Tant de courage, se dit-il, quelle richesse... Ou serait-ce faute d'imaginer le danger ? Peut-être. J'avais mal au

cœur et mal aux yeux ; c'était bien de moi. Et comme un chatouillement sous le coccyx. J'étais peureux, je suis resté peureux. C'est comme ça. » Il soupira. « Etre Louis ou Franz, voilà ce que je pensais, se dit-il. Et je les regardais et j'étais mécontent. »

— Je cherche une enveloppe, dit Louis. Il fouilla parmi les papiers et trouva un texte, qui retint son attention car il se mit à le parcourir attentivement.

« Oui, se dit Fritz, et ce pot de fleurs. Le jeter du quatrième étage sur la tête d'un passant et, à la dernière seconde, crier : Attention ! Qu'il n'ait que le temps de sauter de côté. Et jamais d'accident. Etait-ce possible ? C'est inexplicable. » Il écouta le silence et entendit le tic-tac de sa montre. « A nous quatre, nous en avions attaqué six de la même force que nous. Ils ont pris la fuite. Nous en avons attrapé un, nous l'avons emmené et lié à ce poteau et laissé seul. Il commençait déjà à faire nuit. Louis s'en fichait. »

Il entendit soudain un froissement de papier. Louis avait fini, il tourna son fauteuil vers Fritz et dit :

— Voilà, monsieur Egters.

— Permettez que je m'informe de votre santé, dit Fritz.

— Comme toujours, dit Louis, comme toujours.

— Il est clair, à présent, que tu n'as pas la peau saine, dit Fritz. Sans doute des maladies du sang dans la famille. Décris-moi les symptômes, s'il te plaît.

« Qu'est-ce qui me prend ? pensait-il. Pourquoi ne puis-je m'empêcher de faire ce genre de réflexions ? »

— Ils sont connus, dit Louis.

— Les maux de tête ne cessent pas ?

— Non, dit Louis, je regrette de te décevoir sur ce point.

— Ils reprennent de plus belle dès que tu travailles, lis ou écris, n'est-ce pas ? demanda Fritz. Même maintenant ?

— Bien sûr, même maintenant.

— Donc, tu succombes, ça va de mal en pis ? demanda Fritz, et patiemment tu attends la fin ?

— Oh, c'est assommant à la longue, je le reconnais, répondit Louis en fronçant lentement les sourcils. Comme ça dure depuis des années, sans répit, on finit par — sa voix prit soudain un ton léger — penser que la fin ne serait pas si mal. A la longue, tu vois, on commence à douter.

Fritz regarda le visage de Louis, où les yeux avaient un éclat terni. « Comme s'ils étaient restés longtemps dans l'eau », pensa-t-il. Il faisait chaud. Pour la seconde fois, le chat sauta sur les genoux de Louis et de nouveau celui-ci lui donna une claque. « Il fait semblant de lui donner un petit coup distrait, pensa Fritz, mais cette fois-ci, c'est un geste calculé. Avec la jointure des doigts sur la tête. » L'animal ne bondit pas tout de suite. Louis leva la main plus haut et frappa plus fort. Le chat poussa un cri en bondissant.

— On dirait qu'il crie : maman, dit Fritz.

Ils se mirent à rire.

— Tu aimes les chats ? demanda Louis.

— Et toi ?

— Toi ?

— Non, dit Fritz, à vrai dire, je trouve que ce sont des animaux sans âme.

— Vraiment, dit Louis, je ne comprends pas qu'on garde ces bêtes chez soi.

L'animal battu s'était glissé près de la porte, sous le lit pliant. On ne voyait sous le rideau que sa queue et quelques poils de ses moustaches.

— Traitez les animaux avec douceur et ménagez les oiseaux, dit Louis en ricanant. Un chien, poursuivit-il, c'est encore supportable.

— Ce regard fidèle, dit Fritz avec une grimace qui le fit bâiller. Je ne t'ai jamais raconté cette histoire idiote du chien de Bloemendaal ? demanda-t-il.

— Non, dit Louis, se penchant en avant.

— Une maison à Bloemendaal, dit Fritz. Une grande maison de maître. Un vieux bonhomme y vit seul. Tout seul. Un beau jour les voisins se disent : « Ça fait des jours qu'on ne l'a plus vu. » Tu comprends, ils se montent la tête l'un à l'autre. Ils tournent autour de la maison. Rien ne bouge. Tout est fermé, pas moyen d'entrer.

— Naturellement dit Louis.

— Ils vont chercher la police, poursuivit Fritz. Deux policiers arrivent, cassent un carreau, tirent le verrou et entrent prudemment. Rien ne bouge. Tout est silence à l'intérieur, pas le moindre bruit. Ils entrent en s'avançant sur un tapis épais et doux. Ils arrivent au pied de l'escalier. Sur la dernière marche, la

tête du vieillard les regarde, placée avec soin. Ils croient mourir de frayeur et tirent leur revolver, examinent la tête et vont plus loin. — Il prit un temps.

— Allons, continue, dit Louis.

— A mi-chemin de l'escalier, poursuit Fritz, ils trouvent un bras et, sur le palier, la moitié d'un pied. Ils trouvent des morceaux en deux autres endroits. Ils avancent très prudemment et fouillent le premier étage. Et pour finir, ils entendent des cris perçants comme si on découpait lentement des gens en morceaux. Ils entrent dans une petite chambre à coucher. Par terre, à côté du lit, parmi les vêtements de nuit déchirés, voilà ce qui leur manquait encore pour compléter la chose. Et un très grand chien noir est assis dans un coin. Qu'en dis-tu ?

— C'est très beau, dit Louis lentement, vraiment, c'est formidable.

— L'homme était tombé malade, dit Fritz, et je crois que sa gouvernante avait justement pris une semaine de congé. C'est alors qu'il est tombé malade. Voilà ce qu'on a découvert au cours de l'enquête, de l'autopsie. L'homme une fois mort, le chien n'avait plus rien à manger, les armoires étaient toutes fermées. Que voulais-tu qu'il fît, hein ?

— Je trouve l'histoire superbe, dit Louis. — Sans cesse il remettait son crayon sur la table, le serrait entre deux doigts puis le laissait culbuter. — L'histoire est aussi belle que celle du docteur et des deux enfants.

— Quelle histoire ? demanda Fritz.

— C'est très drôle, dit Louis, et si simple, pas compliqué pour un sou. Un père a un tout petit garçon qu'il soulève parfois par la tête. Il le fait une fois de plus et... crac !... il lui casse le cou. Mort. On va chercher le docteur qui dit : « L'enfant est mort, comment est-ce arrivé ? — Je n'en sais rien, dit le père, on jouait. — Mais vous devez avoir fait quelque chose de pas ordinaire, dit le docteur. — Mais non, comme toujours, dit le père, je l'ai soulevé comme ça », et pour le montrer il soulève la petite du même âge et la prend aussi par la tête. Crac ! Aussi le cou cassé. Comme cela, au moins, on a su comment c'était arrivé. C'est drôle, hein ?

Ils éclatèrent de rire.

— A quoi ressemble cet atelier ? demanda Fritz.

« Il faut continuer à parler, se dit-il, la conversation ne doit pas s'arrêter. »

Ils se levèrent et traversèrent le couloir. Ils ouvrirent la dernière porte à main droite avant la cuisine et entrèrent dans une vaste pièce remplie de toiles qui, de toutes parts, étaient placées contre le mur. Au milieu de la pièce, cinq piles de classeurs se trouvaient par terre. « Qu'est-ce que c'est ? se demanda-t-il et il se dirigea vers la cheminée, sur laquelle se dressait un petit tableau. C'est curieux », se dit-il. La scène représentait une femme assise à la fenêtre, vue d'un living-room.

— Paralysie, murmura-t-il.

La bouche du portrait était tordue, la lèvre inférieure pendait ainsi que la langue.

Il examina le trou triangulaire dans la vitre. « Comme c'est aigu, net, se dit-il. C'est stupéfiant. »

— Tu viens ? dit Louis. — Il tenait le bouton de la porte. — Passe vite, dit-il, ou l'un de ces animaux risque de se glisser ici.

En parcourant le couloir, il ouvrit d'autres portes. Dans une pièce un peu plus petite quatre chats étaient assis, dressés sur la table, la queue ramenée autour des pattes de devant. Sur la cheminée une lampe brûlait sans abat-jour.

— Eteins un instant pour les emmerder, dit Fritz.

Louis tourna le commutateur. Huit yeux verts les regardaient dans la nuit. Une faible lueur rouge éclairait le carreau de mica du petit poêle.

— Il y a du feu ici, dit Fritz.

— Evidemment, dit Louis, sans quoi ils auraient froid.

Lorsqu'ils eurent regagné la chambre de Louis, celui-ci ouvrit son lit pliant.

— Je vais me coucher, dit-il.

Il se déshabilla et, en camisole, il se mit au lit.

Fritz prit sur l'appui de fenêtre un petit vase vert, le porta un instant à son oreille, frappa le vernis du bout des ongles et alla s'asseoir. Il regarda sa montre. Il était neuf heures et quart. « La moitié de la soirée est passée », se dit-il.

Après quelques instants de silence, Louis dit :

— Si tu partais maintenant.

— Excuse-moi, dit Fritz. On s'en va.

— Eteins les lampes, dit Louis, la main tendue. Quel plaisir de vous avoir vu, monsieur Egters.

« En calculant bien, se dit Fritz lorsqu'il se retrouva dehors, nous dirons : il nous reste encore une demi-soirée. Ceci, pourtant, n'est qu'une vaine image des événements. La soirée est perdue, on n'y changera rien. »

En rentrant, il trouva son père en train de lire dans un fauteuil près de la table.

— Quelles nouvelles ? demanda-t-il en anglais.

— Rien, répondit Fritz.

Une lourde fumée de pipe envahissait la pièce. Sur le dossier du fauteuil, à côté du poêle, se trouvaient les vêtements de sa mère. « Oui, se dit-il, nous sommes à la maison. » Immobile, son père regardait devant lui, la main droite tendue sur un livre. Il tourna lentement les yeux vers Fritz. « Pourvu qu'il dise quelque chose », pensa celui-ci. De la chambre du fond venait de temps à autre un bruit de sanglot étouffé. « C'est étouffé et indéfinissable, se dit Fritz, pas assez fort pour que je l'entende. Je ne l'entends pas. » Il enleva ses chaussures et ses chaussettes, les mit derrière le poêle et sortit de la pièce sur la pointe des pieds. A la cuisine, il se lava les dents. Il entendit un remue-ménage dans le living-room ; peu de temps après la lumière s'éteignit. Il entendit la lampe de chevet s'allumer dans la chambre à coucher puis s'éteindre au bout d'une demi-minute. « Ça doit faire des semaines que je ne me suis couché aussi tôt, pensa-t-il. Le Seigneur est notre pasteur », dit-il, puis il éclata de rire, ce qui le fit tousser.

Dans le miroir à barbe il se regarda les dents, retenant son souffle pour éviter la buée. Puis il entra dans sa chambre, ferma la fenêtre qui était restée entrouverte, tira les rideaux et se déshabilla. Il enleva même ses sous-vêtements et se regarda nu, après avoir décroché la glace du mur et l'avoir posée à terre, contre le pied d'une table. Il modifia l'éclairage en inclinant l'abat-jour d'un quart de tour vers le haut. Après cette contemplation, il mit la glace de telle façon qu'en prenant quelques pas de recul il pouvait se voir de la tête aux pieds.

Puis, le miroir à la main, il parcourut le couloir. Il frissonna. Sans faire de bruit, il tourna l'interrupteur et vérifia le verrou de la porte qui donnait sur l'escalier.

— Celui-ci est fermé, grommela-t-il, puis il enleva la lourde glace de son clou et la posa contre la porte.

Il recula puis avança de quelques pas, rectifiant chaque fois la

position de la glace. Lorsqu'il se vit en entier, il rentra le ventre et prit la petite glace dans la main gauche de manière à voir tout son corps de côté et par-derrière. Puis il raccrocha le grand miroir, éteignit la lumière et regagna sa chambre.

— C'est fichu, marmonna-t-il, complètement fichu. Est-ce possible ? Une journée totalement gaspillée. Alléluia.

Au dernier mot, il suivit le mouvement de ses lèvres dans la petite glace, tout en la raccrochant à côté de la porte. Après avoir remis ses sous-vêtements, il se coucha et s'endormit rapidement.

Il se promenait sur une route à travers bois. « C'est bête, je n'ai pas mis de chaussures », dit-il à deux dames qui marchaient à ses côtés. Il était nu-pieds et les ramilles et les cailloux aigus du sentier l'obligeaient à marcher prudemment. « Quel bel été, dit l'une des dames. » « Je me le demande, répondit-il, il n'est même pas certain que ce soit l'été. Regardez donc ce hêtre. » Il montra un gros hêtre dont les teintes d'automne, jaunes et brunes, contrastaient avec les arbres environnants au feuillage vert. « Comment cela se fait-il ? pensait-il. Comment l'expliquer ? »

Un peu plus tard, ils se trouvèrent en ville, dans un quartier très animé, et ils montèrent l'escalier d'un très haut appartement. En haut, ils furent reçus par une dame vêtue de noir, aux cheveux gris. Pendant qu'on servait le thé, il se présenta aux membres de l'assistance. Après avoir serré la main de deux vieilles dames, il s'approcha d'un divan. Trois jeunes gens y étaient assis, qui s'appuyaient en arrière. Deux d'entre eux étaient en smoking noir ; le troisième portait une salopette grise. Il s'approcha et s'aperçut que les deux hommes en noir avaient la tête blanche comme du lait, on aurait dit du plâtre ou de la chaux ; leur visage était immobile et leurs yeux inexpressifs fixaient le plafond. Leur main était de la même matière pétrifiée, qui laissait sur la housse du divan des traces granuleuses.

« Il n'y a pas d'issue », se dit-il, et il leur serra la main, qu'ils soulevaient avec lenteur. Chacun laissa retomber le bras comme un morceau de bois, sans bouger le torse.

Il se trouva alors devant le troisième personnage. « Il a la taille d'un enfant de huit ans, se dit-il, mais d'où vient que sa tête a cet horrible aspect ? » La tête était presque aussi grande que le torse et avait le dessus aplati. Elle était également blanche, formée de la même matière calcaire. « Ce cou, quelle horreur », pensa-t-il. La tête se mit à ballotter sur un cou aussi mince qu'un tuyau

d'aspirateur. Les yeux, gros et saillants, se mouvaient indépendamment l'un de l'autre en des directions différentes. Lorsque Fritz tendit la main, cette créature leva le bras droit. Celui-ci n'avait pas de main, mais une pince noire de homard. « Au secours ! pensa Fritz, où me sauver ? Que dois-je faire ? » Il se réveilla en nage. « Ai-je entendu un choc ? se demanda-t-il. Non, ce n'est rien », se dit-il. Il se leva et alla boire de l'eau à la cuisine. Il était une heure et demie. Une seconde, il s'arrêta pour écouter, puis il se faufila sous les couvertures. Quelques instants après, il se rendormit.

II

Le lendemain après-midi, à quatre heures et demie, il s'en revint à bicyclette du bureau où il travaillait. Le temps avait changé : des champs de nuages glissaient lentement le long du ciel, quelques gouttes de pluie tombaient de temps à autre et un vent faible et tiède soufflait du sud. Lentement, la tête légèrement inclinée de côté, Fritz se faufilait dans la circulation intense.

« Si le chauffeur de l'une de ces voitures se trompait, pensait-il, et s'il m'écrasait, la nouvelle ferait un chagrin fou à la maison et cela ferait sensation. Si je n'avais plus mes parents, quelle triste histoire pour la famille. Mais si je n'avais plus de famille, qui s'en soucierait ? Qui ? » La poitrine lui fit mal et il se sentit les larmes aux yeux. Il se retourna. « Mon feu arrière brûle », se dit-il. Le soir tombait.

« Tout à l'heure, quand je rentrerai, mon père me demandera ce que j'ai fait aujourd'hui », se dit-il. Sur ces entrefaites, il avait rejoint la grande artère de magasins, à deux pas de chez lui. Des files de piétons se hâtaient sur les trottoirs.

« Ils rentrent chez eux, comme moi, se dit-il. Le matin on y va et le soir on rentre chez soi. Ils devraient un jour, tous à la fois, rester à la maison. Faire téléphoner par leur famille qu'ils ont la grippe. Non, se dit-il, pas tous la grippe, ce serait louche. Non, quatre maladies différentes qu'on se partagerait équitablement entre soi. On resterait tous à la maison, assis en robe de chambre à lire au coin du feu. On mangerait des crevettes sur ses tartines à midi. Le soir, de la viande, des pommes de terre et de la salade de blé ; puis un pudding de semoule de riz au jus de